

XYZ. La revue de la nouvelle



Corps

Juan Abreu

Suite Miami

Number 70, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3877ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abreu, J. (2002). Corps. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (70), 36–41.

Corps

La mer est l'enfer, le grand W.-C., la grande décharge... le cloaque...

Ou peut-être disait-il cela — le disait-il ? Ou était-ce cette voix dans sa tête ? Lentement, projetant les mots dans l'air métallique, pour ce besoin qu'ont les êtres humains de tout saloper. Par cette dégoûtante habitude de définir toutes choses, au lieu de les vivre tout simplement. Il se sentait engourdi par la chaleur. Le ciment, presque blanc, réverbérait autour du rectangle bleuté de la piscine, émettait des signaux humides. Il était impossible de marcher sur une telle surface, si bien que les baigneurs esquissaient de ridicules petits sauts en se levant de leurs chaises pliantes avant de se précipiter dans l'espace bleu.

Il ouvrit les yeux.

Les corps allongés fumaient sur les chaises longues, et lui-même, pourtant protégé par un parasol, sentait vivement la cuisson de la lumière sur sa peau.

Midi à Miami : une expérience infernale.

Passèrent deux adolescentes, lentement, les pieds protégés par des sandales. Microbikinis. Vagues de chair ferme, jeune, savoureuse. Il se rappela le temps où il s'adonnait à la pêche sous-marine. Il allait le dimanche avec les copains du quartier dans des parages éloignés de la côte, là-bas sur l'île. À force d'être dans l'eau, son membre se durcissait. Alors il enlevait son short et plongeait huit ou dix mètres. Le retour à toute vitesse à la surface lui procurait un puissant orgasme qui le laissait épuisé, flottant sur le dos, le soleil claquant sur son visage. *Baiser la mer*. Il tourna la tête en suivant le déhanchement des filles.

Le monde était un trou, le même que la vie. Nous sortons sans le vouloir d'un trou pour ensuite passer tout notre temps à y retourner. Nous essayons de nous mettre dans le tunnel chaud et sombre de n'importe quel trou. Jusqu'à ce que la fin du voyage se termine dans un trou de terre, dans une cellule de béton, dans la dispersion, le rien, dans le meilleur des trous. Et vue de cette

façon, la mer pouvait être aussi un trou où les gens pénétraient, essayant de fuir.

L'éclat du soleil mouilla ses yeux d'eau. L'eau même de la mer qui, par des chemins scabreux, affleurait jusqu'ici. La surface bronzée de l'océan se pliait et se repliait, rythmée. La frange de sable au bord des vagues était parsemée de têtes, de bras, de jambes et de torses écumants, de bruits étouffés. De planches à voiles aux couleurs criardes. Tout, presque tout, se diluait dans l'air brûlant ; mais si on ne se laissait pas tromper par les apparences, on pouvait, avec un léger effort, deviner la présence de l'obscurité. Comme si elle demeurait tapie là, juste derrière la lumière.

Et à peine dix mètres sous la surface de l'eau régnait le monde du froid, du ténébreux, de l'impénétrable. Le trou.

La sueur courait entre ses cils et il ressentit une vive brûlure. Il se leva et se jeta dans la piscine. Tiède. À l'autre extrémité, près de l'échelle de métal, jouaient les enfants. Les siens et les autres. Ils finissaient toujours par se regrouper, en un essaim. L'eau l'enveloppait, lui apportait une sensation de bien-être. Un bien-être comme si quelqu'un avait actionné un vieux ressort à l'intérieur. Un ressort du temps où tout était liquide et où toutes les créatures se déplaçaient entre les eaux qui constituaient l'unique corps vivant. Le corps du monde. Il nagea lentement une longueur de piscine. C'était comme glisser dans le ciel.

En sortant, il se rendit compte que, depuis qu'il s'était installé dans cet hôtel de Key Biscayne (pour un long week-end), sa peau avait bruni. La plupart des corps à ses côtés, étendus, s'appliquant des crèmes, nageant, grimaçant et riant tout en prenant des breuvages froids dans des verres de plastique, avaient eux aussi bruni sous l'effet du soleil. Couché à deux mètres de lui, un couple de touristes somnolait. Ils avaient l'air drôle, grosses têtes, gros nez. Des maladroits. De gros crapauds. Nous, Cubains, trouvons des défauts à tout le monde, pensa-t-il. Il y avait toutefois parmi eux une fille grande, très grande, aux aisselles pleines de poils qui se tenaient au garde-à-vous quand elle levait les bras. La courbe dorée et généreuse de ses seins descendait jusqu'à la fente poilue

de ses aisselles. Qu'est-ce que ce devait être entre les deux jambes !

Clara s'approcha. S'asseyant, elle lui tendit un verre suintant. Il apprécia le froid qui se glissa en lui. Le soleil avait aussi brûlé le visage de sa femme. Elle semblait plus belle, mais il savait que la beauté est un état d'âme. Quelque chose qui va et vient. Il dit une phrase à propos du beau qui affleure ou se replie comme un mouvement marin. Les dents blanches, exquises, brillaient entre ses lèvres mouillées.

— Et les enfants ? demanda-t-elle tout en se couvrant les épaules et le visage d'une substance blanche.

— Ça ressemble à du sperme, murmura Gabriel. Trop bas pour que Clara puisse entendre.

— Quoi ?

— Les enfants barbotent de l'autre côté, répondit-il avec un geste vague, ça fait deux jours qu'ils sont dans l'eau. Ils brillent comme des écailles de poisson.

— Crois-tu que c'est dangereux de les laisser si longtemps au soleil ?

Il laissa échapper un petit rire.

— Peut pas leur arriver rien de pire, ils sont vivants !

— Débile mental... s'exclama Clara en riant.

Gabriel s'endormit.

Quelqu'un à l'intérieur se mit à parler. Il affirma qu'il était assis dans les W.-C. face à la mer. Il voyait clairement tout autour la terre sablonneuse. Il était nu, les pieds enterrés sous le sable ; et la mer était émeraude, noire, brune, jaune, rouge et encore émeraude. Ensuite, comme lait. Plus tard, comme une marmelade qui lançait des jets de vapeur, rejets, déchets de toutes les époques qui l'avaient viciée jusqu'au tréfonds. Lueurs sombres de la clarté du ciel rougi, frappé, au choc de la mer. *C'est l'enfer, la tentation du vide*, disait toujours la voix, *les dieux existent, ils sont les démons...* La voix continuait de philosopher, une autre manière de manger de la merde, si bien qu'il souhaita être de nouveau seul dans son rêve. Et il le fut. Autour, le sable tournait sous l'effet d'une légère brise qui s'était levée. Une furie de

couleurs. Le soleil à l'horizon. C'est Dieu, pensa-t-il, mais au même moment, son corps émit une légère détonation et largua dans la cuvette un tas d'excréments. Il baissa la tête et regarda ses genoux, ses jambes poilues qui reluisaient comme celles d'un insecte. La peste l'enveloppa. « Chaque tas de merde est une négation de Dieu. Une négation infinie et intraitable. La merde n'a jamais rien eu à voir avec le sacré, avec la grâce de l'existence de Dieu... » *Tout ça n'est que pure merde intellectuelle, pure merde logique*, interrompit la voix, *Dieu seul peut être une source infinie de plaisir, et par conséquent chier est une action divine. Tout, la nature, les êtres humains avec leurs tas de merde et leurs démons, font partie d'un seul corps, celui de la divinité. Dieu existe et un de ces jours les nuages s'approcheront et tu pourras être comme eux.*

La voix s'éteignit et les images fondirent dans la chaleur pâteuse. Il contempla le visage de Clara qui dormait à ses côtés. Ça faisait huit ans qu'ils vivaient ensemble et il aimait cette femme et la désirait comme au tout premier jour.

Peu après, ils montèrent à la chambre. Ils prirent leur douche ensemble.

Il termina le premier comme d'habitude, et s'assit nu sur la causeuse : entraient le brouhaha d'en bas, la musique, et la crème orangée du crépuscule. Il sortit sur le balcon avec un oreiller en guise de cache-sexe. À ses pieds, la piscine avait maintenant une teinte rougeâtre, et il crut apercevoir ses enfants gambader tout autour, petites souris gesticulant. Il retourna s'asseoir à l'intérieur et étendit ses jambes. Quand Clara eut fini de se sécher les cheveux avec un pistolet qui faisait un bruit horrible, elle se dévêtit et s'assit sur le bord du lit. Il remonta ses jambes jusqu'à ce que ses genoux touchent son visage, de sorte que le phallus était à la verticale, exposé, face à elle. Le corps formait presque un cercle avec un appendice velu et vibrant. Les vagues au loin martelaient ses tympanes et il les sentait dans les pulsions de son érection. La femme, souriante, s'agenouilla et glissa sa langue le long de cette pulsion. Lorsqu'elle parvint au sommet, sans cesser de le regarder, elle ouvrit la bouche et le membre disparut en elle jusqu'à ce que le visage se colle à son ventre. La chambre baignait dans une

semi-obscurité teintée par la lueur qui entrait par la serrure de la porte du balcon, une lueur qui suivait la brise, une lueur épaisse, palpable et juteuse. Une brise qui enveloppait, léchait et tachait.

Ils firent l'amour sur le tapis ; l'air berçait un cri d'angoisse. Au milieu des mouvements qui se faisaient de plus en plus vertigineux, il se rendit compte qu'il ne sentait plus la mer et qu'un sentiment d'urgence et de solitude le traversait. Quelqu'un lui chuchota à l'oreille, comme une litanie, que *cela était le rite de la reproduction, la forme simple et sobre par laquelle on condamnait le plus de gens en enfer*. La bouche de la femme s'ouvrit comme une porte et de celle-ci émergea un appendice énorme, rosé, vert, pourpre, qu'elle toucha d'abord pour ensuite s'enrouler autour de ce corps et l'humecter d'un liquide épais et collant. Elle ressentit un désir sauvage de boire cet élixir. Et elle le fit. Ce n'était qu'une autre façon de s'immerger dans les eaux originelles.

Dehors sourdait toujours la mer pendant que de son intérieur jaillissait la semence triomphante.

La noirceur avait déjà recouvert la terre lorsqu'il sortit de nouveau sur le balcon. En bas, Clara et les enfants nageaient dans le petit espace violacé de la piscine qui s'obscurcissait par moments. À ses yeux, tout semblait vaciller. Il ne savait pas s'il avait dormi, peut-être bien que oui. Relâché, nu, protégé par la nuit des regards indiscrets, il observa la lueur des bateaux s'élever à l'horizon, dans des ténèbres de plus en plus épaisses. Une inquiétude imprégnait le décor. Il se dit que cela serait facile de se jeter par-dessus bord parce que c'était comme le bord du monde, comme l'entrée dans une autre terre pleine de promesses. Il était sûr, pendant que ses yeux et son corps acquéraient la couleur de la nuit, que, s'il parvenait à entrer, il se retrouverait exactement à sa juste place, dans cette immensité, dans tout ce temps. Les nuages qui s'approchaient étaient un signe. Quand ils furent tout près, il constata que leurs traits cotonneux étaient illuminés de désir. Autour, le décor entreprit une infinité de cabrioles qui débouchaient sur un rythme auquel semblait se soumettre l'univers.

Les nuages se placèrent devant le balcon. Leurs structures gazeuses vibraient dans le crépuscule qui se précipitait dans la

mer. Lorsqu'ils s'assemblèrent et commencèrent à parler, il se mit à flotter. Il ne ressentit ni surprise ni crainte. Tout semblait si naturel, magnifique. Lentement, il s'éleva au-dessus du trait noir qui le séparait du vide au fond duquel les gens étaient plongés dans un rythme soutenu que l'orchestre du bar s'efforçait de maintenir. Il agita les bras d'un mouvement intuitif, mémorisé, et s'avança haletant.

Il volait, regardant les nuages qui ne cessaient de parler. Il ne comprenait rien de ce qu'ils disaient. D'un geste parfait, harmonieux, il se détacha de quelques mètres de la façade de l'hôtel. Il tourna la tête et la regarda avec extase. Son visage s'illumina d'un sourire resplendissant.

Il ouvrait les jambes et se déliait dans l'espace, envahi d'une joie pétillante, lorsque cessa le murmure. Il entendit un grognement dans son dos et comprit que la couleur des nuages avait changé. Ils étaient maintenant noirs. Et, d'un sourire malin, ils se repliaient vertigineusement vers l'horizon. Il se sentit mal et perturbé, sombre et triste, il comprit que c'était un piège et il piétina dans le vide avec l'espoir d'atteindre le balcon qui, à quelques pas, s'était transformé en refuge accueillant.

Sans crier, il fit un ultime effort pour ne pas tomber dans le trou. Mais il était trop tard.